

Orléans et l'Orléanais : quelle identité ?

Pistes de recherches et réflexions

1 – Un constat

Il semble que, par rapport à d'autres villes, par rapport à d'autres "provinces", il y ait un déficit d'identité d'Orléans et de l'Orléanais. Et aussi un déficit d'identification des habitants actuels à Orléans et à l'Orléanais.

On constate également une forte méfiance de la périphérie vis-à-vis d'Orléans, une volonté de garder l'identité des "pays" sans se confondre dans une identité/entité plus vaste.

Il y a d'évidentes raisons politiciennes derrière la revendication de spécificité (Saran... et les autres) ou de "ruralité" (Donnery, Gidy...) Mais aussi, probablement, des raisons culturelles plus profondes (hypothèse de Jacques Pierron). Dans quelle mesure ces raisons culturelles sont-elles spécifiques à Orléans, ou simplement plus marquées qu'ailleurs ? Qu'est ce qui les explique ? Est-il possible de les surmonter, de les voir évoluer ?

2 – Pistes de travail et de recherches

Pour mesurer une éventuelle spécificité orléanaise, il faudrait :

- comparer d'une part avec d'autres villes, "vraies" métropoles au rayonnement très large et "évident" (Lyon, Marseille, Lille, Toulouse, Bordeaux, Nantes, Strasbourg...)
- d'autre part avec des villes de dimensions comparables, au rayonnement géographiquement et historiquement plus limité (Tours, Angers, Clermont-F^d, Dijon, Besançon, Reims, Amiens...)

Il faudrait aussi étudier de manière précise les discours, les arguments qui justifient la non adhésion à l'Agglo (ou à un SCoT commun), la méfiance vis-à-vis de la grande ville (ex. à Gidy, le maire expliquant que les habitants se sentiraient plus beaucerons qu'orléanais). Retrouve-t-on toujours les mêmes discours autour d'autres métropoles ? Y a-t-il une particularité orléanaise ? Au-delà des calculs politiques plus ou moins avoués, les argumentations ne sont ni neutres ni développées par hasard. Que révèlent-elles des mentalités des élus, des citoyens ? De quelles représentations sont-elles le signe ?

Le discours récurrent sur la défense de la proximité et de l'identité, au-delà, encore une fois, des calculs politiques et des egos des élus (qui semblent cependant avoir un certain écho populaire) est-il toujours et partout aussi prégnant qu'autour d'Orléans ?

Il faudrait donc vérifier s'il y a, ou non, une spécificité du sentiment d'identité qui serait plus faible à Orléans et dans son aire urbaine qu'ailleurs, vérifier que l'identification à une entité qui serait l'Orléanais est plus difficile qu'ailleurs. Pour cela, il conviendrait de multiplier les "études de textes" (textes anciens mais surtout contemporains) autour d'Orléans et autour d'autres villes, pour dégager les arguments, les traits de mentalités qui seraient spécifiques et ceux qui pourraient être plus généraux.

Un vrai travail universitaire d'histoire et de sociologie politique... Il est toutefois permis d'avancer quelques hypothèses qu'il conviendrait de vérifier.

3 – Quelques réflexions et hypothèses simples tirées de l'histoire

On entend souvent dire qu'Orléans est "trop près" de Paris, trop près, notamment, pour avoir un dynamisme économique, une activité culturelle qui lui soit propre, pour avoir une identité forte et attractive. Mais d'autres villes sont à une distance comparable (120 km) de la capitale : Rouen (125 km), Amiens (130 km), Reims (145 km). Ces villes n'ont-elles pas des identités plus fortes, ne suscitent-elles pas des identifications plus fortes (Rouen, surtout, plus grande aussi, il est vrai).

Autrement dit, la proximité est-elle seulement géographique ? N'est-elle pas une proximité mentale, une **représentation** au moins autant qu'une réalité objective ?

Hypothèse : la source de cette représentation, de cette proximité vécue et de ce déficit d'identité vient de l'histoire au moins autant que de la géographie : histoire ancienne (l'Orléanais est au cœur du domaine royal) ou histoire récente (le déclin d'Orléans au cours du large siècle 1850-1950)

A – Orléans et l'Orléanais, au cœur du domaine royal

Orléans a toujours été "proche" sinon de Paris, du moins du pouvoir : elle fait partie du domaine des Capétiens dès l'origine de ces derniers (c'est à Orléans que, sitôt élu roi de France, Hugues Capet fait nommer et consacrer son fils comme son successeur). Avant que Paris ne prenne son rang de "capitale" du royaume, Orléans est l'autre pôle du domaine capétien et l'Orléanais un élément essentiel de la richesse et de la puissance du roi, autant que l'Île-de-France.

Au Moyen-âge et sous l'Ancien Régime, l'Orléanais n'a pas de personnalité propre, pas d'identité politique concrétisée par des coutumes, privilèges, "libertés" particulières comme il y en a dans la plupart des "provinces" du royaume. Il n'y a pas non plus de grand seigneur – duc ou comte – orléanais : le seigneur d'Orléans, c'est le roi lui-même. Et quand on crée le Duché d'Orléans, au XIV^e siècle, c'est pour l'attribuer en apanage au fils cadet du roi (l'aîné ayant le Dauphiné). Puis le titre de duc d'Orléans sera celui du frère du roi, enfin de son cousin. L'Orléanais, lot de consolation – et accessoirement source de revenus plus que confortables – pour les membres de la famille royale qui ne peuvent accéder au trône. Du reste, le Duc n'est jamais à Orléans, mais à la cour, à Paris ou à Versailles.

Orléans et l'Orléanais ne se sont jamais battus pour obtenir ou conserver une identité, une quelconque autonomie politique. Le héros d'Orléans, c'est Jeanne d'Arc, figure rattachée au Royaume, presque déjà à la Nation ou à l'État. Elle a délivré la ville pour le roi, pour le Royaume plus que pour elle-même – si ce n'est comme symbole de la monarchie capétienne et élément essentiel de la puissance royale.

L'absence d'identité politique autre que royale se double d'une absence d'identité linguistique et culturelle. La langue de l'Orléanais, c'est celle du roi, c'est celle qui devient la langue officielle du royaume. Même si cela n'est pas propre à l'Orléanais (c'est le cas dans une bonne partie du bassin parisien), c'est une différence très importante avec les provinces plus périphériques qui ont un très puissant marqueur d'identité par la langue. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de spécificité culturelle orléanaise (Cf. les travaux de Christian Chenault). Il y a, par exemple, un habitat rural caractéristique, des modes de vie, etc., mais plus par "pays" (Beauce, Val, Sologne...) que global, commun à tout l'Orléanais. Surtout, spécificité n'implique pas identité. Pour qu'il y ait identité, il faut qu'il y ait une conscience explicite de cette spécificité.

B – Le déclin d'Orléans, 1850-1950

Une autre explication de la faiblesse de l'identification à Orléans et à l'Orléanais pourrait être dans la conscience du déclin inexorable de la ville et de son attractivité, depuis la Révolution jusqu'aux années 1960.

A la veille de la Révolution, avec 50 000 habitants, une activité commerciale et manufacturière florissante, Orléans est la 10^e ville du Royaume par la population. Elle est une des toutes premières à être reliée à Paris par chemin de fer (1843). Elle rate pourtant le tournant de la révolution industrielle et décline lentement par rapport à la majorité des autres grandes villes. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, elle dépasse péniblement 70 000 habitants et n'est plus qu'à la 32^{ème} position des villes françaises par la population.

A ce déclin économique s'ajoute sans doute, pour la perte de prestige de la ville, la fermeture de l'université – ou plutôt sa non réouverture après la Révolution. Depuis 1848 Orléans n'est plus siège d'une académie et, jusqu'au années 1960, n'est plus qu'une préfecture relativement modeste eu égard à son passé.

On n'analysera pas ici les causes de ce spectaculaire déclin. Il explique peut-être l'absence d'attractivité, d'identification à la ville – qui n'est plus une grande ville – dans les anciennes terres orléanaises (Loir-et-Cher, Eure-et-Loir, est du Loiret...). Il faudrait étudier aussi la conscience qu'en ont les Orléanais eux-mêmes, voir si cela ne crée pas une sorte de "complexe" orléanais, un désamour, une mésestime de la ville par ses habitants et ses voisins.

Il faut mentionner enfin l'image plutôt négative du caractère orléanais (les "guêpins" les "chiens" d'Orléans). Ces lieux communs ne sont pas forcément neutres ni sans effets sur la représentation qu'ont les Orléanais d'eux-mêmes et de leur ville, sur la vision qu'en ont les autres.

C – Depuis 1960, une croissance en partie exogène ?

La croissance revient après la Seconde Guerre, comme dans toutes les villes française avec une accélération sans précédent de l'exode rural et les "30 Glorieuses", mais avec un dynamisme plutôt supérieur à la moyenne nationale : sur le plan démographique, Orléans "remonte" un peu dans le classement. Aujourd'hui, l'unité urbaine (en gros, l'Agglo) est à la 22^e ou 23^e place. L'aire urbaine à la 20^e ou 21^{e*}. La nouvelle université, le statut de capitale régionale ont redonné du prestige et de l'attractivité à la ville, la "décentralisation" (dans le sens des années 60-70) lui a profité.

A noter cependant que les nouveaux habitants arrivés à partir des années 60 ne viennent pas majoritairement, semble-t-il, de "l'arrière pays", de l'ancienne province, mais des quatre coins de la métropole ou de l'étranger (ce serait à vérifier). D'où une plus grande difficulté d'identification que pour un paysan breton qui s'installe à Rennes ou un montagnard d'Auvergne qui descend à Clermont-Ferrand.

* Pour être dans le "Top 15", il y a encore du boulot – même si la démographie n'est pas le seul facteur, loin de là.

4 – Conclusion provisoire : un handicap surmontable ?

Ville du roi plus que ville royale, riche mais sans personnalité politique, soumise au pouvoir sans être capitale, sans identité linguistique ou culturelle marquée ; puis ville en déclin et sans prestige pendant un très long siècle, Orléans est une ville à laquelle il est difficile de s'identifier politiquement et affectivement.

Ce passé, même lointain, a peut-être un rôle dans l'inconscient orléanais actuel : il est facile et valorisant de se dire breton, bourguignon ou auvergnat, lyonnais, marseillais ou lillois car cela rattache à une "communauté de destin" provinciale ou urbaine bien marquée, fût-elle caricaturale. Rien de tel en Orléanais. Imagine-t-on une caricature de l'habitant de l'Orléanais ?

Dit autrement : on est breton avant d'être bigouden, bourguignon avant d'être morvandiau, Mais n'est-on pas solognot ou beauceron avant d'être orléanais ? Les "pays" – qui existent partout, dans toutes les "provinces" – ne sont-ils pas survalorisés en Orléanais du fait de la sous-valorisation de la province et de la faible identité politique, culturelle et affective de sa capitale ?

* * *

Il est possible que l'accession au statut de métropole – il faut espérer que cela aura bien lieu – soit un facteur d'identification et de fierté pour les Orléanais eux-mêmes, d'attractivité pour les "pays" voisins. Cela pourrait donner à la ville un statut qu'elle n'a jamais eu. Pour réussir ce passage, pas seulement juridiquement ou administrativement, mais politiquement et symboliquement, il faudra beaucoup de doigté. Il ne faut pas que cela apparaisse comme de la gonflette artificielle, comme une manœuvre politicienne, une promotion réservée aux élites qui se feraient ainsi plaisir, mais que cela devienne une ambition réellement collective et partagée par la population. Dans le contexte mental actuel de défiance généralisée et de pauvreté du discours politique, c'est un vrai défi...

Jacques THOMAS – octobre 2016